



Stéphane Guibourgé
Toutes nos vies

ÉDITIONS DU ROCHER RÉCIT

Du même auteur :

Les Fils de rien, les princes, les humiliés, Fayard 2014.

Le Nom de son père, Stock, 2011.

La Première Nuit de tranquillité, Flammarion, 2008.

Une vie ailleurs, Flammarion, 2004.

Ses adieux, Nouvelles, Hachette Littératures, 2004.

Le Train fantôme, Flammarion, 2001 ; Pocket, 2004.

Couvre-feux, Flammarion, 1999.

La Mesure du soir, Flammarion, 1997.

La Roulette africaine, La Table ronde, 1992.

Saudade, La Table ronde, 1991.

Citronnade, Nouvelles, Le Dilettante, 1991.

Photographies :

Sikkim, L'Œil en Seyne, 2009.

Cuba/Yankee, éditions Nicolas Chaudun, 2005.

Chez d'autres éditeurs :

Dernier exil à Tanger, photographies de Roland Beaufre, éditions du Regard, 2007.

Toutes nos vies

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les secrets sont tes repaires.

Voilà le cœur noir des forêts, pins douglas, chênes-liège, barrières confuses, obstacles sous le ciel. Des frontières tremblées. Volets tirés, villas closes, déjà les premières lueurs rampent vers l'océan. J'éteins les phares, prolonge la nuit encore une seconde. La nuque lourde, les crampes, et ces odeurs mêlées. Aiguilles de pins, terre sèche, parfums d'humus, de bêtes affolées, qu'un souffle de vent libère, les herbes agitées et soudain, jetées comme silex au visage, la mer, l'écume, les vagues.

On ne se libère pas sans faire de mal, tu sais, sans blesser autour de soi, c'est un rapt, un braquage violent, c'est prendre sa vie au creux de ses poings, la serrer fort, et puis s'enfuir. On n'est jamais soi-même que contre les autres. Un amour de jeunesse, une éducation, et même des enfants, beaucoup plus tard. Il faut qu'ils soient balayés. J'ai 48 ans, j'ai 49 ans, j'ai laissé une existence derrière moi, une vie passée à séduire, à briser, à délaisser. B. fut ma première victime. L'amour, l'engagement, la famille, cette imposture. Mon cœur est trop petit – c'est ce que je crois. La douceur, la lumière, le bonheur, cela aussi ce n'est pas pour moi. Une vie pareille à la peau d'un lézard, d'un serpent, qu'on abandonne asséchée au bout d'un chemin. Une lettre que l'on tire de l'enveloppe et qu'on lira peut-être au soir.

Aujourd'hui, mon rêve a passé. La liberté n'a pas tant de sens – hors limite, elle est l'autre nom de la mélancolie. Alors je me penche un instant sur cet été-là, août 1989, comme si, en revenant au point de départ, là où j'ai dérapé pour la première fois, je pourrais reprendre le contrôle, garder le cap, tenir ma ligne. C'est aussi la seule manière de demander pardon.

Je gare la voiture à la gare de Bayonne, prends une chambre sur les rives de l'Adour. À la réception, la fille a des yeux de

mica, des cheveux gris, des cheveux blancs, elle n'a pas 30 ans. Allongé sur le lit, je ne trouve pas le sommeil. Les reflets du fleuve vacillent entre les rideaux, dansent au plafond. Il faut attendre, patienter jusqu'à la première course. Au-dehors, les nuages se dispersent lentement.

Quand la nuit tombe à l'horizon
Malgré les photos et les souvenirs
L'inquiétude monte sans raison
Je me sens seul, je crains le pire.

Je peux parler et même rire
Donner le change et rester là
Si tu savais comme je voudrais fuir
Et comme je voudrais chasser l'effroi
De rester muet au fond de moi.

Et quand je m'endors à tes côtés
Inutile et déjà glacé
Quand tu m'embrasses et quand j'ai froid
Et si loin de moi au fond de moi
J'attends un signe qui ne vient pas.

Ne m'en veux pas quand la nuit revient
Si j'ai besoin d'un nouveau guide
Si je rêve d'un autre destin
De céder enfin à l'appel du vide.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ceux que l'on aime ne sont pas loin, ils frappent à leurs manières à nos cœurs resserrés, et c'est ainsi que nous devons les accepter, les accueillir puisqu'ils rêvent sûrement dans l'ombre de revenir auprès de nous. Ils se tiennent à notre porte, la nuit, le jour, chaque seconde, impalpables, visibles à peine, mais ils sont là et peut-être faut-il les laisser entrer. Nous ne savons rien des morts, mais certains soirs revoir un camarade suicidé, un ami disparu (et nous étions comme des frères alors, Gilles, t'en souviens-tu, et qu'avons-nous fait en se blessant de la sorte, à nous trahir ainsi ?), certains soirs retrouver un amour terrassé, un compagnon délaissé, et l'enfant que nous fûmes.

Visage de parchemin où brûlent ses yeux enfoncés loin derrière l'os. Les lèvres aspirées par le crâne, les joues creuses, délaissées, qu'aucun souffle ne ranime. Un anorak grisâtre efface ses épaules, il fait trente degrés dans le club, et lui crève de froid. Été 1983, été 1984, quelle importance ? J'ai 17 ans, j'ai 18 ans. Il est assis sur un tabouret qui paraît trop haut, micro ajusté en tremblant. Une trompette repose inutile sur ses genoux, le piano lance le quartet, joue pour lui, autour de lui. Écheveau, gangue, chrysalide. Douceur ? Désarroi. Les lignes de flûte, les notes égrenées au piano, loin, tout au fond du temps, quand on ne les entend déjà presque plus. La basse pose un repère, un phare, les autres pourront le rejoindre, une poignée d'accords à la guitare, et c'est tout, rien de plus, cette délicatesse infinie, une musique au-delà de la musique, une musique tue. Ce murmure, une nuit d'été, qui aiguissent notre présence au monde, quelque chose de poignant vous ouvre le cœur. De la compassion – peut-être. Lui, il ne joue pas, les yeux clos, vieil Indien défoncé, en manque, le rictus, les rides, le gouffre. La mort à l'œuvre si on veut. Enfin il s'approche du micro, il fredonne. Adieu à l'amour, à la jeunesse – et la crainte qu'il ne puisse achever le morceau, que la chanson doive s'achever un jour, se termine avant l'aube, nous laisse seuls, orphelins à nous-mêmes. Il délaisse les paroles. Ne reste que la mélodie, revisitée, détruite, rendue à sa plus simple expression, dépouille que se disputent le silence et la nuit. À la

fin du morceau, il garde les paupières fermées, totalement immobile, une veine cogne à son front, seul signe de vie. Puis il quitte la scène, comme passent les ombres. *If you could see me now.*

Hier, je suis retourné au New Morning. Nous étions ensemble, à nouveau, presque comme avant, notre première sortie depuis la rémission. Tes cheveux courts, tes grands yeux verts où passent par instants un peu de crainte, un peu d'effroi. Stéphane Belmondo jouait pour Chet Baker. Plus de trente ans ont passé, les images, l'atmosphère, la mélodie étrange de cette nuit-là sont revenues, évidemment.

Quand nous sommes sortis de la salle toi et moi, tu étais heureuse, et jamais à mes yeux, malgré l'averse, la fraîcheur du soir, le printemps ne fut si doux.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

J'abrite depuis l'enfance ce mélange de cruauté et de sensibilité que seul peut éprouver quelqu'un qui espère trop. Quelqu'un qui déçoit.

Je suis de ces hommes qui se posent à l'écart après avoir déserté les endroits où ils pouvaient vivre. Après s'être fermé toutes les portes. Un homme qui s'éloigne et s'enfonce dans les bois. Peut-être est-ce aussi la dernière façon de me rester fidèle.

Aujourd'hui, je refuse de voir quiconque. Aujourd'hui, je n'abrite aucune nostalgie. Je n'ai que la honte, mais je veux encore changer tant que je peux. Tu sais bien comme je veux combattre toujours. Aujourd'hui, je ne suis plus le fils, le compagnon, l'ami de personne. Aujourd'hui, pour un couple d'heures, je suis seulement l'enfant de mes actes, de mes gestes, de mes pas laissés dans la boue. Mensonges, rêves et illusions se sont peu à peu glissés en moi, pareils à une carapace de l'intérieur, une forteresse sans rempart. Ils réduisent les fractures, soutiennent les jointures, recouvrent de silence ce qui est arraché. Ils incitent presque à renoncer.

C'est une vaste prairie, juste après la pluie. Une lumière pareille à l'aube du monde sur les vallons, les collines, à perte de vue. Au loin, les Black Hills ourlent l'horizon d'un mauve très doux, comme suspendu entre la terre sacrée et le ciel sans limite. Des herbes hautes couchées par le vent, un doux tremblement sur les alentours. Le ciel semble recouvrir chaque anfractuosité du terrain, épousant au plus près les vallons, les modestes combes, envelopper au loin les arbres rares d'une chrysalide nacrée. C'est un paysage immense et vide à la fois, un paysage qui semble habité cependant.

Des foulards aux couleurs délavées par le soleil, la neige et le froid, s'agitent et claquent dans le vent. Une lumière timide filtre des nuages, puis ce sont des rayons puissants qui éclairent, çà et là, des pans entiers de la prairie déserte. Le vent porte une mélodie étrange et forte à travers le site. Le site ? Un modeste promontoire, envahi par les fleurs sauvages. Des croix penchées, des rubans accrochés au grillage, un collier, des colifichets. Une arche de pierre rouge en marque vaguement l'entrée. Et puis cette femme, surgie de nulle part, ses longs cheveux gris, tressés dans le dos : « Il ne faut pas rester trop longtemps ici... Vous allez les déranger... » Elle a raison. Ces murmures dans la brise, cet écho au creux des vallons, ces formes étranges dans les herbes qui dansent sous le ciel... On pourrait presque les voir, on pourrait presque les entendre... La silhouette, les voix des guerriers indiens, des Sioux Lakota... Ils chevauchent encore,

ils se battent encore. Leurs esprits palpitent ici. Wounded Knee.

Wonyiya Wakan, l'air est sacré !
Quelque chose est là, une présence.
He yana yo wana hene yo
Que tout arrive maintenant !

Les légendes marchent.
Elles marchent maintenant !
Dans la légende que je dis,
Les légendes marchent !

He yana yo wana hene yo
He yana yo wana hene yo
He yana yo, wani hiyana
He ye ye yo wai.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Je pars dans l'obscurité. Je veux gagner la crypte, le chœur de Saint-Germain-des-Prés avant que ne débute ton opération. La marche ne me réchauffe pas. Les façades forment un bloc plus sombre que la nuit. Mes pas résonnent sur l'asphalte, je sens sous mes semelles les fissures abandonnées par le gel. Les réverbères s'éteignent, Paris semble sans vie. L'église est presque déserte. Quelques fidèles à peine, courbés, transis de froid. Je m'assois parmi eux. J'attends. Je ne distingue aucune présence. La flamme des cierges vacille. Une odeur d'encens glacé. Un parfum sourd qui hésite. De la fumée, rien d'autre. Un type à demi nu sur sa croix. Ses bras ouverts ébauchent une frontière, un geste pour nous empêcher de tomber. Nous préservent encore un peu de l'abîme.

J'imagine qu'ils t'emmènent vers le bloc, les roulettes du chariot sur le sol plastifié. Est-ce que tu fixes le flacon de la perfusion au-dessus de ton visage ? Es-tu déjà sous anesthésie ? Est-ce que tu penses à tes enfants ? Sais-tu comme je t'aime, comme je t'accompagne ? Je suis ton homme, ton soldat, je garde le feu.

Alors nous chantons. Nous lançons un hameçon dans le noir. Une espérance. Il n'y a pas de réponse. Nul écho. Juste le silence. Et puis encore cet espace au fond de soi. Qui s'entrouvre peu à peu. Les chants prennent de l'ampleur. Cet espace qui, soudain – pourquoi ? – vient de se clore. Cet écho-là. Les rameaux séchés.

Nous espérons. Mais quoi ? Nous guettons, nous appelons, nous attendons. Une résurrection. La sienne, la nôtre ? Rien ne vient cependant. Pâques muettes et solitaires, qui veille sur nous ? Où sont les marques d'éternité contre le ciel ?

Je suis incapable de céder, je pense à toi je pense à toi je pense à toi. La grâce se refuse. L'opération a-t-elle débuté, le Professeur D. est-il penché sur toi ? Nous inventons des histoires pour survivre. Tissons de pauvres légendes. Ce sont nos refuges. Mais les questions demeurent. Comment se pardonner ? Qui pour me pardonner ? Je sais comme je t'ai blessée souvent, mon inquiétude, ce besoin d'attention, de regards, d'amour, jamais satisfait, jamais rassuré, et la colère, la violence, les ruades. Je veux que tu vives. Seigneur, protège-la, protège ses enfants, protège mes fils.

Nous passons des vies entières à chercher la paix, le bonheur ou ce qui y ressemble. Nous oublions le plus important. Nous ne sommes pas préparés à ne pas faire de mal. Il nous reste seulement à craindre le jugement. Nous errons seuls, pareils à des nomades privés de liberté. Nous vivons dans la peur. La peur d'être chassés parmi nos semblables. Isolés, marqués, rejetés. Des Gitans, des fils de rien, des princes déchus, des humiliés. Ce n'est pas dieu qui nous juge. Ce sont ceux que nous avons le plus aimés. Ceux qui nous aimaient aussi, ceux qui nous délaissent enfin. Cette guerre lasse.

On apprend la transparence. Lorsque personne ne nous voit plus.

Une femme est malade, la mort rôde, deux fils sont abandonnés. Je suis le compagnon inutile, je suis le père qui défait. Celui qui n'est pas là quand son amour, quand ses fils l'appellent.

Je détruis mes maisons. J'aurais voulu être un pont.

Je reviens aux chants. La nuit collée aux vitraux, les

flammes, les cierges malmenés. C'est un matin qui précède.

Mes pensées dérivent, je quitte la cérémonie. Je n'entends plus les psaumes. Les voix tremblantes dans le noir. Je retrouve la montagne. Le père qui mène son fils sur la montagne pour le sacrifier. Le fils qui marche devant son père sur le sentier. Le fils qui appelle et le père qui répond : je suis là.

C'est un matin qui précède. C'est une absence qui se déploie. L'Office des Ténèbres.

À ma sortie de Saint-Germain, il pleut toujours. Je n'ose pas rentrer. Je marche au hasard, trempé jusqu'à l'os, et soudain, mon cher Jean-Marc, ta main est sur mon bras, tu me demandes ce que je fais-là, je suis incapable de te répondre, alors tu m'entraînes jusqu'aux éditions, jusqu'à ton bureau, il n'y a personne encore, je te regarde enfin, tu es malade toi aussi, tu vas mieux depuis quelques semaines mais ce matin tu m'avoues que tu as un peu de fièvre, que tu es inquiet car « c'est comme cela que ça a commencé la première fois », ce sont tes mots alors je comprends, tu sais déjà qu'il y aura une seconde fois.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Un jour, il y a longtemps, tu m'as écrit : « Chez toi, j'aime l'intelligence en toute chose. Le savoir et la compréhension profonde, le tout-au-fond, le savoir avec le sens. Une vision *englobante*. J'aime comme tu regardes le monde, les hommes, le tout, ensemble. Et ta peur de l'autre côté, cette angoisse, ce *non* en toi. Et cependant cette bienveillance pour les mêmes. Tu les aimes, tu n'en fais pas partie, presque. »

L'intelligence, la peur, tu es la seule – ou presque – qui l'ait compris : pour moi, c'est la même chose. C'est l'enfant qui se défend, et qui malgré tout tend les mains encore une fois. C'est le cerveau reptilien qui dicte sa loi, la vision d'une situation dans son ensemble, où se trouve la lumière, où se situe l'horizon. Où se tient le danger.

Quelqu'un pleure.

Un homme, une femme, un enfant. Impossible de savoir, un cri étouffé, une plainte retenue, empêchée, un gémissement. Visage sous l'édredon. Quelqu'un pleure dans la nuit. Je ne dors pas.

J'ai retrouvé dans mes cartons ce cahier d'une ancienne histoire, un carnet noirci par celle qui m'appelait Twin quand j'avais 40 ans, quand j'avais 42 ans.

Un soir, je me souviens, nos disputes étaient si rudes, je lui avais demandé si elle voulait que l'on finisse par se battre, elle m'avait dit tu es fou on finirait par se tuer, jumeaux oui, par la violence, la colère, le sentiment d'injustice. J'ai retrouvé son carnet de route la nuit dernière, ses souvenirs de reportage, son message parasité, sa lumière sombre. Hey Twin, sœur d'ombres, je ne t'oublie pas, moi non plus.

Amour,

Ici, la terre est rouge. Monté sur un pylône électrique à moitié décapité, un homme en équilibre tente de découper à la machette les branches d'un arbuste, enchevêtrées parmi les fils à haute tension. Des toits couverts d'or jaillissent. Les cimes des temples bouddhistes sont libérées par la chute des arbres.

Je ne t'oublie pas, et cela me traverse parfois sans sommation. Je suis si fatiguée, mais je veux te raconter tout de même. Je n'ai personne d'autre à qui parler. Te décrire ces longues minutes passées sur le parquet verni d'un monastère, au nord-est de Rangoon. Je me suis assise face à de jeunes gens vêtus d'une robe couleur safran qui laisse nue leur épaule gauche. Ils sont calmes et doux. Des enfants me regardent, amusés. Deux vieilles femmes marchent avec difficulté. L'une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ancien, à cette volonté ancienne : rassembler toute ma vie sous un seul toit. Là voilà, comme le reste, condamnée à l'abandon.

C'est pour vous annoncer cela, mon rêve a passé, que je vous écris, mes chers fils, et peut-être aussi afin de vous demander pardon.

Voilà, j'ai 8 ans, tu es postée à la fenêtre, tu m'escortes du regard avec cette indulgence au fond des yeux qui est peut-être l'unique nom de l'amour – ce secret seulement gardé par les mères et leurs fils. J'ai 8 ans cette nuit, et toutes les nuits à venir, j'ai 8 ans, je suis perdu, et tu attends mon retour.

La chanson m'est revenue tout à l'heure, tandis que je commençais à trier mes affaires avant un nouveau départ. Inde. Sikkim. Je ne l'avais pas oubliée mais, je l'avoue, elle s'était enfuie comme à l'heure des tourments les choses importantes trouvent refuge dans quelque repli de l'âme ou du cœur. Elles savent bien qu'alors leur apparition menacerait de nous faire sombrer tout à fait. Ainsi, à notre insu, elles préfèrent quitter la surface de la vie, rejoindre les grands fonds afin de nous préserver. Cette chanson ne pourra jamais se perdre complètement. Elle est peut-être l'hymne de la petite enfance, une lumière dans un port, un fanal en lambeaux, tremblant sous le vent, qui indique encore la route au bout du chenal. Je reviens chaque fois à cette chanson, au visage de ma mère, comme on revient blessé d'un pays d'orage. Je me souviens... Il suffisait d'un léger chagrin, d'une angine ou d'un rhume, et elle me prenait la main en chantant à voix basse.

Je songe aussi à sa main sur mon front lorsque, enfant, la fièvre me prenait. De sa voix douce, elle me disait de ne pas m'inquiéter, que tout irait mieux demain. Alors je m'endormais enfin, sa main serrée contre ma bouche. Je la tenais si fort qu'elle avait du mal à se détacher après que j'avais sombré dans le sommeil. Ma mère, il faudra que je l'appelle, que je lui dise que je l'aime, que je me souviens, avant qu'il ne soit trop tard.

À la claire fontaine.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

reddition. Une jeunesse éternelle. Éperdue.

J'en veux plus, j'en voudrais plus, je le sais. Je vais dérapier, sortir du chemin, et tout emporter, où est-elle, celle qui pourrait me retenir, m'empêcher, celle qui saurait me contenir sans me contraindre ? J'ai 17 ans, j'ai 20 ans. Je crois que j'aime encore la vie pour le moment.

Mon fils,
Je t'ai promis cette lettre il y a trop longtemps maintenant, et je n'ai pas su te l'envoyer à temps. Peut-être était-ce la peur de mal faire, de mal dire ce qui m'étreint lorsque je pense à toi ? Peut-être ai-je tout simplement manqué de courage ? Il n'est pas simple, tu sais, pour un père de revenir vers son fils. Il n'est pas simple de revenir vers son fils en songeant à ces moments jadis où je revenais vers toi avec un présent, ces instants où je pouvais te prendre dans mes bras, où tu souriais en me voyant. Chaque matin, chaque soir, tu me souriais, et cela suffisait à mon bonheur. J'aimais ta mère, je t'aimais, et cela suffisait à mon bonheur. Ce que nous tentions de construire tous les trois, puis avec ton frère. J'ai devant les yeux cette image de vous, cette photo de vous deux, rue de Sèvres, un printemps d'il y a trop longtemps. Vous vous tenez par les épaules, vous avancez ensemble, et rien ne semble devoir résister à vos sourires, à votre complicité. À présent, vous ne vous adressez même plus la parole. Pas un mot, et votre silence, cette violence me glace.

L'autre jour, le premier jour des vacances de Pâques, tu as refusé de prendre le train pour venir me rejoindre à Paris, et ton frère est venu seul.

Le bonheur s'enfuit, mais d'autres nous sont offerts et tu n'as pas de chance, Txomin, je suis un saltimbanque, le contraire d'un homme libre, ne te méprends pas, un

saltimbanque qui se bat chaque jour pour ne pas tomber du banc, et rester à tes côtés.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Et j'ai posé mon sac
 Tout près de Carrenac
 Les herbes étaient couchées
 Je me suis allongé.

Sur la petit' place
 J'ai bu quelques bières
 J'avais perdu ma trace
 J'avais trouvé une terre.

Est-ce que tu te rappelles
 Comme la vie était belle
 Quand j'ai posé mon sac
 Tout près de Carennac ?

Et j'ai vécu de rien
 De soleil, d'eau, de pain
 Et du temps qui passe
 Quand la nuit s'efface.

J'ai guetté l'automne
 Et les volets tirés
 Le glas qui résonne
 Et les marrons brûlés.

Est-ce que tu te rappelles

Comme la vie était belle
Quand j'ai posé mon sac
Tout près de Carennac ?

Oh je n'attends plus rien
Quand le vieux bois craque
Je connais mon chemin
Tout près de Carennac.

Et puis un soir d'été
Je me suis éloigné
J'ai marché vers le lac
Sans laisser de marque.

Est-ce que tu te rappelles
Comme la vie était belle
Et le temps suspendu
Comme la vie était nue ?

Quand j'ai repris mon sac
Tout près de Carennac
Tout près de Carennac
Tout près de Carennac.

Je sors, je marche, je ne peux pas dormir j'ai envie de me battre. Personne ne veut se battre, quel est ce fou, quel est ce type, cet égaré.

Darkness darkness be my pillow... La voix de Robert Plant me calme enfin cette nuit.

Darkness darkness, take my head and let me sleep in the coolness of your shadow...

Darkness darkness...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

«**T**out m'est permis, mais tout ne m'est pas utile. »
1^{re} épître de Paul aux Corinthiens.

Tu rêvais de voir Palerme, la Sicile, et tu vas mieux ces jours-ci, tes cheveux ont repoussé, tu as enfin laissé le turban qui emprisonnait ton crâne, et peut-être renoues-tu avec tes rêves anciens, tes désirs inassouvis. Je suis là, je te regarde, je voudrais t'emmener là-bas, me laisseras-tu faire avant l'été ? Il existe désormais entre nous une distance nouvelle, que tu imposes, tu reviens d'un pays que je ne connais pas et j'ignore si nous nous retrouverons vraiment, un jour, une nuit. Je sais seulement que tu ne t'aimes plus, tu penses que ton corps t'a trahie, que ta belle énergie ne te porte plus. Comment aimer si l'on ne s'aime pas ? Je t'attends, je t'espère, et sais-tu qu'en Espagne, c'est un seul et même mot ?

C'est Paris la nuit, le printemps revenu, Paris intime comme un lit retrouvé, la lumière qui tremble parmi les draps frais. C'est toujours le même défi, tu sais, c'est avoir le cœur assez fragile pour lever les yeux à la tombée du soir et s'émouvoir des mouvements du vent dans les feuillages. C'est encore la même embardée, de jour en jour, le fil des années, c'est toujours cette grande gerbe barbare mélangée d'émotions, de fleurs sauvages, de rires et de peines, d'enfants chahuteurs et de compagnons enlevés, d'instant de grâce et d'étoiles mouchées, c'est murmurer je t'aime dans la pénombre et c'est une prière pareille à un serment que tu n'entends pas, il ne t'arrivera rien tu ne mourras pas.

C'est Paris la nuit, la même sagesse à la tombée du soir, c'est ce qui demeure de ces mois, de ces années de chaos et de peur, les saccades et l'effroi dans nos regards, c'est ce qui nous reste de lumière toi et moi.

C'est toujours le même défi, c'était ma vie, placer un mot sur toutes choses afin de les sauver de l'oubli.

C'est le cœur de la vie, l'entends-tu ?

Il bat à tout rompre.

Il bat à en mourir.

Septembre 2014-mai 2015

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2015
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2015

Imprimé en France